

# Les espions de la nuit

Kathy Kacer

Traduit de l'anglais  
par Hélène Rioux

la courte échelle

## Avant-propos

*Octobre 1944*

DANS LE CHAMP

— Halte ! hurla une voix de soldat au loin. Restez où vous êtes et ne bougez pas.

Terrifiée, Gabi s'immobilisa brusquement sur la colline tandis qu'une douzaine de soldats nazis les entouraient. Les nazis pointèrent leurs pistolets sur les enfants : Gabi, Eva et Max. Leurs corps projetaient des ombres géantes, car le soleil se levait au-dessus des montagnes.

Ici, dans le pré, ni la couverture de la forêt ni la sûreté de leur cachette dans le village ne pouvaient protéger les enfants. Au lieu de cela, ils étaient là, à découvert au milieu du troupeau de vaches.

Gabi se mit à haleter. Ses longues jambes faiblirent et, l'espace d'un instant, elle eut peur de tomber. Elle passa une main tremblante dans ses cheveux blonds frisés avant de cacher ses bras dans les poches de sa salopette usée. Elle ordonna désespérément à son corps de se détendre.

Son cousin Max, un peu plus jeune, semblait paralysé à côté d'elle. Malgré le courage qu'il montrait

normalement en toute occasion, il était épouvanté. Derrière les verres de ses lunettes, ses yeux bruns étaient ronds et exorbités, tandis que le sinistre commandant nazi les toisait.

Au loin, les montagnes se dressaient majestueusement, et leur magnificence faisait paraître tout le reste minuscule. Au-dessous, le paysage était parsemé de petites fermes et de granges. D'où ils se trouvaient dans le pré, Gabi pouvait voir la ferme — leur cachette — et elle pensa anxieusement à sa mère. Mama était-elle en train de regarder par une fente dans le mur de la grange ? Voyait-elle les soldats encercler les enfants ? Elle voudrait désespérément les protéger, mais elle serait impuissante.

Quant à Gabi, bien qu'elle détestât vivre dans la grange, à cet instant précis, c'était exactement là où elle voulait être : en sécurité dans le foin avec Max, à côté de sa mère. Blottie auprès d'eux, elle rêvait souvent de la fin de la guerre et du jour où ils pourraient rentrer chez eux. Là, toutefois, Mama était aussi inaccessible que leur maison et la liberté.

— Quel est ton nom ? aboya le grand officier nazi, les yeux fixés sur Gabi.

Gabi ouvrit la bouche, puis la referma aussitôt. Prise de panique, elle se tourna vers M. Kos, qui avait cessé de mener ses vaches au pied de la colline lorsque la patrouille nazie les avait rattrapés. Sans M. Kos et sa femme, Gabi et les siens auraient été déportés dans un camp de concentration.

À une époque où tellement de gens étaient prêts à dénoncer leurs voisins juifs, M. Kos s'était révélé un homme droit, risquant sa vie pour venir en aide à Gabi et à sa famille. Si les nazis venaient à découvrir que M. Kos, un fermier chrétien, aidait une famille juive, il serait arrêté et peut-être même tué.

« Comment allons-nous nous tirer de ce pétrin, cette fois ? » se demanda Gabi.

En 1939, quand cette horrible guerre avait éclaté, Gabi n'avait que huit ans et pourtant, elle avait déjà vécu plusieurs expériences pénibles en tant que fillette juive. À présent, elle avait quatorze ans, et la fin de la guerre, la défaite d'Adolf Hitler et de ses démons nazis semblaient proches. Elle et sa famille avaient-elles parcouru ce chemin pour tout perdre maintenant ?

Eva se tenait à côté de son grand-père, M. Kos. Pendant que l'officier continuait à vociférer des ordres, Eva se rapprocha encore de son aïeul. Elle tendit la main pour la mettre en sécurité dans celle de M. Kos. La peur se lisait dans ses yeux bleus, si brillants d'habitude. Quand les soldats nazis avaient commencé à les pourchasser dans la forêt, Eva avait réagi très vite. Elle connaissait bien cette forêt et elle avait entraîné Gabi et Max vers le flanc du coteau, où son grand-père sortait à l'aube pour mener brouter ses vaches. Son grand-père les défendrait, pensait-elle. Il ne laisserait pas les nazis molester les enfants.

M. Kos se plaça devant les enfants pour les protéger. Malgré son âge avancé, Stephan Kos, très droit,

fixait l'officier. C'était un homme petit bien que puissant, au corps endurci par des années de labeur à la ferme.

— Il y a un problème, monsieur? demanda-t-il au militaire, d'une voix forte mais respectueuse. Je n'ai rien fait de mal, je ne suis qu'un pauvre cultivateur qui prend soin de ses bêtes. Mes vaches sont nerveuses, et j'essaie de les ramener à l'étable. Et voici mes petits-enfants, monsieur. Ils sont venus m'aider à m'occuper du troupeau.

Le mensonge roula rapidement sur la langue de M. Kos.

— Par les temps qui courent, c'est tellement difficile de trouver de l'aide. Bien des jeunes gens ont été enrôlés dans les armées, comme vous le savez certainement.

Les yeux de l'officier se rétrécirent tandis qu'il rendait son regard à M. Kos.

— Je t'ai adressé la parole? Non, c'est à la fille que je parle. Laisse-la répondre.

Encore une fois, il se tourna vers Gabi.

— Je t'ai posé une question. Comment t'appelles-tu?

Gabi eut l'impression que tout — sa propre sécurité, de même que la vie de Max, de sa mère, d'Eva, de M. et de Mme Kos — dépendait désormais de la façon dont elle répondrait. Elle devait s'exprimer calmement, parler avec assurance. Elle devait convaincre les soldats qu'elle habitait bien une ferme à proximité,

sinon ils étaient tous perdus. Autrefois, Gabi avait été courageuse. Maintenant, elle devait retrouver son sang-froid et réfléchir soigneusement à ce qu'elle dirait à l'officier.

Rassemblant son courage, elle inspira profondément et ferma les yeux un instant. L'espace d'une seconde, elle tenta de chasser de son esprit la cachette, le raid qui venait de se produire dans la forêt et le soldat nazi debout devant elle. Le monde s'estompa et elle se sentit transportée dans le passé. Elle se rappela le matin d'hiver, moins d'un an plus tôt, quand le camion de Joseph était arrivé à l'église de ce village avec, à son bord, trois passagers terrifiés.



# Chapitre 1

*Janvier 1944*

## UNE ARRIVÉE MATINALE

Il n'était pas encore six heures quand le camion de Joseph s'arrêta à Olsavica, un village du nord de la Tchécoslovaquie, le pays où Gabi habitait. Le voyage avait été long, presque quatre heures, mais heureusement sans histoire. Mama et Max étaient parvenus à s'endormir, bercés par le rythme du véhicule qui serpentait sur la route de montagne. Chaque fois que Gabi avait essayé de fermer les yeux, son sommeil avait été troublé par des cauchemars dans lesquels elle était capturée par les nazis. Finalement elle avait préféré rester éveillée.

Les visions sinistres n'avaient toutefois pas disparu. C'était une époque effrayante pour Gabi, qui avait treize ans, et pour son cousin Max, qui en avait onze. Avec la mère de Gabi, ils tentaient de sauver leur vie et fuyaient dans les montagnes pour se cacher des nazis. Les raids s'étaient intensifiés dans leur ville, car les nazis cherchaient les Juifs qui pouvaient encore y être. La maison de Gabi n'était plus un endroit sûr. Elle priait pour que, dans ce village où personne ne les connaissait, sa famille trouve protection et sécurité.

Tout au long du trajet, Gabi fut incapable de chasser les images de ce qui se passait en Europe, surtout de ce qui arrivait aux familles juives. Depuis 1939, quand l'Allemagne avait envahi la Pologne et déclenché cette guerre, tout le monde semblait haïr les Juifs.

Mais les nazis avaient établi bien avant cela des règles et des lois strictes déterminant où les Juifs pouvaient aller, avec qui ils pouvaient se lier d'amitié, ce qu'ils pouvaient posséder, et où ils pouvaient vivre. En 1940, les familles juives avaient commencé à perdre leurs maisons et leurs commerces. En 1942, Gabi et les autres enfants juifs n'avaient plus le droit de fréquenter l'école.

La terreur s'accrut quand les familles juives furent arrêtées et enfermées dans d'horribles prisons appelées « camps de concentration », où les hommes, les femmes et les enfants étaient privés de nourriture, torturés et tués. Au début, ce n'étaient que des rumeurs, et personne ne voulait croire que ces endroits étaient en réalité des abattoirs. Les rumeurs étaient depuis peu devenues plus convaincantes. Les gens, les Juifs en particulier, tremblaient à l'idée d'être envoyés là-bas.

Gabi et sa mère espéraient toujours voir la situation s'améliorer et la guerre prendre fin. Mais on aurait dit que, au contraire, les choses empiraient. Elles craignaient d'être bientôt envoyées au loin à leur tour. Lorsque Max arriva chez elles en janvier 1944, Gabi et sa mère s'étaient déjà mises à faire des plans pour quitter leur maison et aller se cacher.

Joseph changea de vitesse, et le moteur de son camion gémit bruyamment. Jetant un coup d'œil aux trois passagers dans le rétroviseur, il croisa le regard de Gabi et lui adressa un sourire rassurant. Gabi connaissait bien Joseph, leur voisin depuis toujours. Quelques mois auparavant, il avait secouru une autre famille juive en lui trouvant une place dans un train qui se rendait en Suisse.

Joseph n'en avait jamais parlé ouvertement, mais la mère de Gabi savait qu'il faisait partie de la Résistance tchèque, un groupe clandestin qui essayait d'aider les Juifs à se cacher ou à fuir, et qui leur fournissait nourriture et vêtements en ces temps difficiles. Quand Gabi et sa famille surent qu'elles allaient avoir des problèmes, elles s'adressèrent tout naturellement à Joseph. Celui-ci courait un énorme danger en prêtant assistance à une famille juive. Il avait tout de même accepté de les secourir sans aucune hésitation.

Malgré les risques encourus, il y avait encore des gens, tels que Joseph, qui se dévouaient pour les Juifs. Ils ne se servaient pas de fusils pour résister aux nazis, ce qui ne les empêchait pas d'être très efficaces. Si seulement il y avait plus de gens comme Joseph, se dit Gabi, peut-être que cette guerre n'aurait pas lieu.

Gabi frissonna et bougea de nouveau sur son siège, attentive à ne pas réveiller sa mère. C'était l'hiver, et le véhicule de Joseph laissait pénétrer l'air glacial. Gabi regarda son haleine s'élever en volutes puis disparaître. Tendait la main pour essuyer le givre sur

la vitre, elle contempla les montagnes familières qui dominaient cette région de la Tchécoslovaquie. Elles étaient majestueuses en toute saison. C'était pourtant en hiver qu'elles étaient le plus magnifiques, leurs sommets enneigés se découpant sur l'azur du ciel.

En dépit de l'heure matinale et du froid, les vaches étaient déjà dehors et elles se déplaçaient nonchalamment sur les collines qui surplombaient le village. Au-delà, le village était entouré par une forêt — une jungle de broussailles et de gros arbres pressés les uns contre les autres. Gabi distingua un étroit sentier qui montait derrière les fermes avant de se perdre dans les bois. Elle frémit en songeant qu'il devait être affolant de s'égarer dans cette forêt.

Avant, son père les conduisait dans ces montagnes pour les vacances, se rappela tristement Gabi. Que penserait-il de ce voyage ? Gabi ne pouvait croire que plus de deux années s'étaient écoulées depuis sa mort. La vie était devenue plus difficile pour Gabi et sa mère. La force de son père, sa sagesse et sa présence réconfortante lui manquaient.

Le camion de Joseph cahotait sur la route principale du village, non pavée, et ses passagers se balançaient d'avant en arrière. Joseph donna un coup de volant pour éviter les poulets et les oies qui se baladaient en liberté. De modestes fermes bordaient le chemin, toutes en pierre blanche et en bois peint en rouge, blanc et jaune. Chaque maison était flanquée d'un petit terrain et, derrière chacune, il y avait une grange.

Bien que pittoresque, c'était un village minuscule peuplé de pauvres gens. Rudimentaires, les habitations contrastaient avec la belle maison de pierre que Gabi et sa famille venaient de quitter. La famille de Gabi avait possédé plusieurs acres de terre où ils avaient élevé des animaux et cultivé le blé, l'avoine, l'orge et les pommes de terre.

La fillette ferma les yeux. Elle aurait tant voulu retourner chez elle, mais elle savait que c'était désormais impossible. «Au moins, nous serons en sûreté dans une de ces maisons, pensa-t-elle, chez une famille qui acceptera de nous héberger.»

Plus haut devant, Gabi aperçut l'église au centre du bourg. L'hôtel de ville se trouvait juste derrière. Quand on approchait du village, l'église était la première chose qu'on remarquait — un édifice imposant, en pierre, couronné d'un toit de tuiles noires. Elle était de dimension modeste, mais son impressionnant clocher dominait le village, contemplant, l'air protecteur, sa congrégation de familles de fermiers. Le camion roula dans cette direction et s'immobilisa derrière la tour de l'église.

Mama remua, ouvrit les yeux et cligna plusieurs fois, tandis que Max s'étirait et bâillait, ajustant ses lunettes. Il avait tiré son chapeau sur ses cheveux noirs bouclés, mais il était incapable de camoufler la frayeur qui se lisait dans ses yeux. Gabi songea au moment où, un mois plus tôt, Max était arrivé chez elle. Il était très tard, et Max était tout seul.

— Les nazis ont pris ma mère et mon père. Et ils ont aussi pris Julia, avait-il déclaré solennellement lorsque Mama l'avait fait entrer.

Son corps décharné tremblait violemment par ce soir d'hiver, et son visage était blanc comme de la craie.

— Max, mon chéri, comment t'es-tu rendu jusqu'ici? avait demandé Mama avec anxiété, scrutant l'obscurité pour s'assurer que personne d'autre n'était là.

À cette époque, quand on frappait la nuit à la porte, c'était habituellement un signe alarmant: des soldats qui venaient vous arrêter ou de mauvaises nouvelles d'un parent ou d'un ami.

Max avait marché jusque chez sa tante, tout seul, depuis la ville où il habitait dans l'est de la Tchécoslovaquie. Plus de dix kilomètres séparaient les deux maisons. C'était un périple dangereux; il fallait traverser la forêt, gravir plusieurs hautes collines et emprunter des routes où patrouillaient des soldats. Les nazis étaient toujours à la recherche d'un Juif égaré qu'ils pouvaient molester à leur guise. C'était un pur miracle que Max ait pu arriver jusque chez elles sain et sauf.

— Les soldats ont emmené ma mère et mon père. Ils ont emmené tout le monde, répéta-t-il, tentant de refouler ses larmes. J'étais sorti pour essayer de trouver quelque chose à manger et, à mon retour, Mama, papa et Julia avaient disparu. La maison était sens dessus dessous, et ils étaient partis. Mme Landa, notre voisine, m'a raconté que les soldats étaient venus pendant

mon absence. Ils avaient tambouriné à la porte et, comme personne n'avait ouvert, ils l'avaient enfoncée et ils avaient forcé tout le monde à sortir et à monter dans leur camion. Mme Landa a dit que tout s'était passé très vite. Ils étaient arrivés et, une minute plus tard, c'était fini. Ensuite, elle m'a conseillé de m'en aller, sinon les soldats reviendraient me chercher. Elle a ajouté: «Par les temps qui courent, un Juif de moins, c'est un problème de moins.» Je ne savais pas quoi faire, alors je suis venu ici.

— Oh ! non ! s'était écriée Mama. Pas mon frère, pas notre famille !

Elle s'était efforcée de se contrôler, de composer avec la nouvelle de l'arrestation de son frère. Elle avait serré Max dans ses bras, essayant de calmer le petit corps tremblant.

— Mon pauvre enfant, tu as dû être terrifié.

Elle avait dégluti bruyamment.

— Max, avait-elle repris d'une voix plus douce, ta voisine a-t-elle dit quelque chose à propos de l'endroit où les soldats conduisaient tes parents ? As-tu entendu quoi que ce soit ?

Max secoua la tête.

— Non, répondit-il. J'ai mis deux jours pour arriver ici, parce que je ne marchais que la nuit. Le jour, il y avait trop de soldats sur la route, et j'avais peur d'être repéré. Je me suis perdu plusieurs fois.

Max renifla, se frotta les yeux derrière ses lunettes.

— Les nazis ont emmené Mama et papa et Julia, répétait-il continuellement afin de s'imprégner de cette nouvelle réalité.

C'était ainsi que Max était venu habiter avec Gabi et sa mère. Il avait aussitôt été intégré à leur plan de fuite. Dans le camion, Gabi sourit à Max. Il était assis calmement, une chose rare pour un garçon aussi énergique que lui. En réalité, Max avait perdu son entraînement depuis qu'il vivait avec sa tante et sa cousine. Il ne pouvait cesser de penser à ses parents et à sa sœur. Où étaient-ils ? Étaient-ils en sécurité ? Étaient-ils seulement encore en vie ? Il aurait tant voulu être avec eux. Gabi et sa mère étaient bonnes et adorables, mais ce n'était pas pareil. Jamais ce ne serait comme vivre avec sa propre famille. Au fond de lui, il se sentait seul, effrayé.

Dans le camion glacé, Mama inspira profondément et sourit aux enfants pour les rassurer.

— Nous sommes arrivés, dit-elle.

Arrivés où ? se demanda Gabi. L'air était silencieux, paisible, interrompu seulement par un coq qui lançait au loin son cocorico et par le mugissement traînant des vaches qui broutaient dans les collines. Les cris des animaux résonnaient, aigus et secs dans l'air frais du matin. Joseph ouvrit la portière à l'arrière du camion. Le soleil venait de se lever, et la lumière du jour se déversa dans l'habitacle.